

RUTH  
RENDELL

ON NE PEUT PAS  
TOUT AVOIR

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR JOHAN-FRÉDÉRIK HEL GUEDJ



Titre original :  
*THE BIRTHDAY PRESENT*

Éditeur original :  
Viking, an imprint of Penguin Books Ltd., Londres

© Kingsmarkham Enterprises Ltd., 2008  
ISBN original : 978-0-67091-761-7

Pour la traduction française :  
© Éditions des Deux Terres, février 2010

ISBN : 978-2-84893-070-1

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.les-deux-terres.com](http://www.les-deux-terres.com)

*À Simon et Donna, Philip et Graham*



## CHAPITRE 1

**T**rente-trois ans, c'était l'âge du Christ à sa mort, celui que nous aurons tous en nous retrouvant au ciel. On ne peut s'empêcher de penser que les gens qui inventent ces choses-là ont retenu l'âge idéal, plus tout à fait la prime jeunesse sans être encore la vieillesse. Ce fut la réflexion de Sandy Caxton, assis à côté de moi lors du dîner d'anniversaire d'Ivor (son trente-troisième, comme il se doit), sur quoi ce dernier me glissa que Caxton avait tout un stock de sages préceptes de ce genre. Mon avis à moi, c'était que Sandy tenait simplement à changer de sujet parce que je lui avais demandé s'il vivait à Londres.

– Je suis vraiment navré, me fit-il, mais je ne peux vous répondre.

Remarquant ma perplexité, il ajouta :

– Voyez-vous, j'ai longtemps été secrétaire d'État à l'Irlande du Nord, et nous sommes censés ne dire à personne où nous habitons.

Je voyais, en effet. J'aurais dû le savoir. Ivor m'avait

expliqué qu'un garde du corps était même présent à cette soirée et que, dans le quartier où habitait Caxton, avant qu'il ne se rende aux matines, la police fouillait l'église du quartier avec des chiens renifleurs. Cela ne lui a pas tant réussi, à la fin des fins. Ils l'ont quand même eu, et au moment de leur choix. Mais j'y reviendrai plus tard. Iris était assise à côté de l'ami d'Ivor Jack Munro, l'un de ses préférés, mais elle dut lui dire au revoir un peu à contrecœur, car nous fûmes obligés de partir plus tôt que les autres. Nous avons une baby-sitter digne de confiance, mais nous voulions retourner auprès de Nadine. Elle était notre premier-né, la première de nos quatre enfants, et elle nous rendait tous les deux tellement gagas que cela nous tracassait toujours d'être un peu trop longtemps loin d'elle. Fût-ce pour fêter le merveilleux anniversaire de son oncle. Et même si l'une de ses deux grand-mères veillait sur elle.

Une autre personne proche d'Ivor (si j'ose dire) était absente de cette soirée.

– Sa *girlfriend* n'était pas là, remarquai-je alors que nous repartions dans Fitzjohn's Avenue.

– Il n'a pas dû l'inviter. Tu le connais. À certains égards, il est vieux jeu. On ne présente pas sa maîtresse à ses amis. (Affichant un sourire un peu contrit, Iris avait son expression habituelle quand elle évoquait les bizarreries de son frère.) Qui plus est, devoir passer une soirée dehors avec elle au lieu de rester chez lui en sa compagnie, il doit considérer ça comme une perte de temps.

– Ah, ce serait de cet ordre ?

– De cet ordre, et certainement d'aucun autre, lâcha-t-elle.

Si vous mentionnez son nom, la majorité des gens s'écrieront « Qui ? », et les autres, après un petit temps de réflexion, vous demanderont si ce n'est pas « lui qui a été impliqué dans toutes ces histoires sordides, je ne sais plus trop quelle année... ».

Mon beau-frère étant un politicien dans l'âme, je vais nécessairement devoir parler politique. Mais je m'aperçois de plus en plus de mon ignorance, tant les menus détails du monde politique m'ennuient. J'aurai amplement à commenter cet aspect de la vie d'Ivor, en ne m'attardant que sur les épisodes les plus intéressants, du moins je l'espère, car on ne saurait évoquer cette période sans les aborder – le départ de Margaret Thatcher, l'entrée en lice de John Major et les élections de 1992 et 1997.

J'y ajouterai le journal intime de Jane Atherton. Pas seulement quelques extraits, mais en totalité, tel qu'il a été communiqué à Juliet. L'histoire d'Ivor et, à cet égard, celle de Hebe Furnal ne seraient pas complètes sans cela. Le paquet est arrivé, suivi d'une lettre sous pli séparé, selon la formule consacrée. Ivor n'a jamais vu ni l'un ni l'autre. Je ne crois pas qu'il ait même été au courant de l'existence de ce journal. Il lui était arrivé trop de choses pour qu'il coure encore le moindre risque, et il gardait la tête dans le sable. Jane et Hebe étaient amies, à peu près aussi dissemblables à mes yeux que peuvent l'être deux créatures de sexe féminin appartenant à l'espèce humaine et vivant à la même époque. Elle était utile à Hebe, je suppose. En dehors de ce qu'elle avait pu faire pour elle, servir de faire-valoir à ses charmes si singuliers, elle lui fournissait quelques alibis. Et si elle avait refusé de lui en procurer un en particulier, il y a de fortes chances que rien de tout ceci ne soit jamais arrivé.

Je n'ai jamais rencontré Hebe. Je ne l'ai même jamais vue. Comme tout le monde, j'ai eu sous les yeux sa photo dans les journaux après l'accident, une jolie blonde, presque belle, des allures de mannequin. Et, comme tout le monde, je l'ai confondue avec une autre jolie blonde, celle que ces hommes avaient cru enlever – la police et la presse en avaient pensé autant. Le mystère entourant la victime n'a jamais été publiquement résolu. Cela mettait Ivor hors de lui, que l'on confonde Hebe Furnal et une Kelly Mason, même si à première vue cela pouvait sembler à l'avantage de la première. Et puis l'hypothèse policière (ou celle de la presse) détourna

les feux de l'actualité de l'enquête que l'on menait sur lui. C'est en effet bien ainsi que je vois les choses : une torche brandie d'une main ferme jetant ses feux inquisiteurs dans de sombres recoins, cherchant à débusquer un protagoniste, l'effleurant une ou deux fois de sa lumière avant de s'en éloigner.

Hebe Furnal, vingt-sept ans, femme au foyer titulaire d'un diplôme de quelque chose dans la communication et mère d'un fils de deux ans prénommé Justin. Épouse de Gerry Furnal et maîtresse d'Ivor Tesham, parlementaire à la Chambre des communes. « Maîtresse », ce terme fleure un peu l'archaïsme, mais Iris usa bien de cet archaïsme-là, et Ivor aussi quand, une ou deux semaines après son trente-troisième anniversaire, il me demanda s'il devait acheter à Hebe un appartement pour leurs rencontres. Il lui arrivait de solliciter mon avis – sans jamais en tenir compte, naturellement. Rien de plus banal, surtout de la part des gens qui cherchent conseil. En tout état de cause, Ivor avait déjà pris sa décision.

– À certains égards, me confia-t-il, l'idée est séduisante. Tu ne peux pas t'imaginer. Mais je ne pense pas sauter le pas. Cela ressemblerait trop à un vieux débauché du dix-huitième siècle installant sa maîtresse dans un appartement de Shepherd Market.

– Shepherd Market est au-dessus de tes moyens.

– Exact. Alors disons Pimlico, là j'aurais les moyens. Sauf que je ne vais pas sauter le pas. Cela entraînerait trop de complications.

L'affaire ne s'arrêta pas là, mais j'y reviendrai. Quant à Kelly Mason, c'était la « minette de la caisse », la « Cendrillon de supermarché » qui avait épousé un magnat de la télévision et n'était connue pour rien, si ce n'est qu'elle portait du satin bleu à paillettes et que personne ne l'avait kidnappée, elle. Où se trouve-t-elle à présent ? D'après la rumeur, elle serait internée dans une clinique psychiatrique, mais une version plus plausible de l'histoire la situe, entourée du petit monde qui s'occupe d'elle, dans la villa isolée de l'île du Pacifique Sud que son époux lui a achetée. Quoi

ON NE PEUT PAS TOUT AVOIR

qu'il en soit, on l'aurait cachée car elle aurait trop peur de vivre au contact du monde et, sans l'intervention certes bien involontaire d'Ivor dans son existence, elle serait l'heureuse occupante d'une maison de Bishops Avenue et peut-être la mère des enfants de Damian Mason.

Pour vous présenter Ivor – vous ne vous souvenez sans doute pas de lui, du temps où il était ministre du gouvernement de John Major –, je crois que le mieux est encore de reprendre ici sa notice dans le *Dod's*, l'annuaire des membres du Parlement :

IVOR HAMILTON TESHAM. Né le 12 janvier 1957. Fils de John Hamilton Tesham et Louisa, née Winstanley. Études à Eton, Windsor ; Brasenose College, Oxford (maîtrise de droit). Célibataire. Inscrit au barreau de Lincoln's Inn en 1980. Juriste spécialisé dans le droit commercial. Candidature aux élections générales de 1987 à Overbury. Parlementaire de la circonscription de Morningford depuis le scrutin partiel du 27 janvier 1988. Commissions : Affaires étrangères, Défense. Assistant parlementaire de John Teague, ministre de la Défense, en 1989. 1990 : sous-secrétaire d'État rattaché au ministère de la Défense. 1992 : secrétaire d'État en charge des forces aériennes d'outre-mer, rattaché au ministère de la Défense. Loisirs : théâtre, musique, lecture. Adresse : Chambre des communes, Londres SW1.

Je l'ai connu petit garçon, à Ramburgh ; j'avais cinq ans. Nous avons déménagé quand j'en avais huit, mais j'étais né dans ce village, tout comme Ivor et ma femme. Ils se ressemblent beaucoup, Iris et lui, et il est de trois ans son aîné. Ils sont tous deux grands, bruns et longilignes. Sandy Caxton disait d'Iris qu'elle avait le visage d'une princesse israélienne, d'une Rachel pleurant ses enfants, et pourtant le seul sang juif qu'ils possédaient, Ivor et elle, n'était pas entré dans la famille avant le début du dix-neuvième siècle. J'ai entendu dire qu'Ivor était très bel homme, mais je ne saurais être juge. Quand nous entrions dans un restaurant ou un bar ensemble, lui et moi, j'ai vu des femmes se retourner et le

regarder, et ce n'était pas moi qu'elles dévisageaient, j'en suis convaincu.

Lorsque tout ceci est arrivé, il « voyait » (selon ses propres termes) Hebe Furnal depuis environ un an. Avant cela, une actrice, une dénommée Nicola Ross, avait été sa maîtresse, puis ils avaient mis fin à leur relation, mais s'étaient séparés en toute amitié. J'ignore pourquoi (et pourquoi en toute amitié), mais Iris m'a certifié que cela n'avait aucun rapport avec l'entrée en scène de Hebe. Elle avait l'air de considérer que cette histoire avec Nicola Ross n'était pas assez excitante pour Ivor. Ils étaient tous deux célibataires et sans attaches. Certains les disaient faits l'un pour l'autre. Nicola, qu'il appelait toujours Nixie, était une femme assez convenable pour qu'un parlementaire se montre avec elle, une belle blonde qui menait une brillante carrière, d'un an ou deux son aînée. Il l'avait même emmenée à Ramburgh House afin de la présenter à ses parents, sans jamais aller jusqu'à s'installer chez elle ou lui proposer de venir emménager sous son toit. Enfin, c'était tout Ivor, ça. Il n'avait jamais vécu avec une femme. Ensuite il y avait eu leur rupture, et Hebe Furnal. Le jour où il me demanda si nous pouvions lui prêter la maison (pour un motif jamais pleinement formulé), il me raconta de quelle manière ils s'étaient rencontrés :

– C'était à une réception dans la Jubilee Room, aux Communes. Je ne sais pas si tu as déjà visité cette salle. C'est en haut d'un escalier assez sinistre, tout au bout de Westminster Hall. Nous attendions le vote de dix-neuf heures et j'étais désœuvré. Jack Munro m'avait suggéré de l'accompagner à cette réception. C'était au profit d'une organisation caritative, le HALT, le Heart and Lung Trust.

– J'ai entendu je ne sais plus qui appeler à les soutenir, à la radio.

– Oui, enfin, Jack insistait : je pouvais prendre un verre aux frais de la princesse dans la Jubilee Room, autrement dit de la pisse d'âne qu'on te présente comme du sauvignon. Bien, donc j'y suis allé. Le principal collecteur de fonds de cette Fondation du cœur et du poumon est un certain Gerry

Furnal, que je n'ai jamais rencontré. À la place, j'ai rencontré sa femme.

Il sourit, de ce petit sourire plein de sous-entendus dont il avait le secret.

– Continue.

– Tu sais comment ces choses-là te tombent dessus. Elle a les jambes les plus incroyables qui soient, aussi longues que certaines femmes sont grandes, si tu vois ce que j'entends par là. Et pas mal d'autres atouts. Elle a des cheveux d'un blond très clair, jusqu'à la taille. Je n'ai pas perdu de temps. Je me dirige droit vers elle et je lui dis : « Ivor Tesham. Comment allez-vous ? » Elle me répond : « Hebe Furnal. Je vais très bien, merci, beaucoup mieux qu'il y a cinq minutes. » Voilà une femme selon mon cœur, me dis-je. Je pointe du doigt le panneau d'affichage sur le mur et je continue : « Vous voyez cet écran vert là-haut ? Eh bien, dans à peu près cinq minutes une sonnerie va se déclencher, le mot "Vote" va apparaître en lettres blanches et je vais devoir y aller. » Et elle me réplique : « Oh, alors j'aurais tout intérêt à vous confier mon numéro de téléphone, non ? Vous avez bonne mémoire ? » Et moi, je lui fais : « Merveilleuse », et juste à la seconde où elle me le donne, la sonnerie retentit. Je cours au bas des marches et traverse au pas de course jusqu'à Westminster Hall en me répétant ce numéro de téléphone, sans m'arrêter, avec cette sonnerie de l'appel au vote dans les oreilles, et je monte les marches quatre à quatre jusqu'au bout du corridor, le vestibule des parlementaires. Ce numéro, je me le récitais encore mentalement en allant voter, mais j'ai attrapé un bout de papier au passage et je l'ai noté.

« Et ce fut le début. Le lendemain, je lui ai téléphoné. Nous arrivons à nous voir à peu près une fois tous les quinze jours, et il va falloir que je m'organise, mais, en attendant, me prêteras-tu ta maison un vendredi soir, vers le 17 mai ?

– Bien sûr. De toute manière, les vendredis, nous allons toujours à Norfolk.

Je n'avais pas hésité. Il n'était pas seulement mon beau-frère, mais aussi un grand ami. Je ne me suis pas dit : c'est une femme mariée qui vit avec son mari et tu encourages Ivor à coucher avec elle. En lui prêtant notre maison, tu facilites une liaison amoureuse illégitime. Mais non, bien sûr que non. Je ne lui ai pas répondu : tu vas contribuer au malheur d'un mari innocent, et peut-être priver un très jeune enfant de sa mère. On ne dit jamais ce genre de choses. Je ne les ai même pas pensées. Notre maison de Hampstead convenait tout à fait à ce style d'activités clandestines, c'était l'idéal, vraiment.

D'habitude, Hebe Furnal et lui se retrouvaient dans son appartement de Westminster. Pour elle, cela représentait un long trajet depuis le quartier où elle habitait, quelque part au nord, vers West Hendon, de l'autre côté de la North Circular Road. La « cambrousse », comme l'appelait Ivor, ou parfois le « trou ». Je n'ai jamais vu la maison de Hebe, et lui non plus d'ailleurs. Avant de partir pour leurs rendez-vous, elle devait attendre que son mari, collecteur de fonds pour la Fondation du cœur et du poumon, rentre chez lui, car il fallait bien que quelqu'un reste avec Justin, leur petit garçon. Ivor m'a raconté qu'à une autre période Hebe et lui avaient plus souvent fait l'amour au téléphone qu'en vrai, tous les jours en réalité, et encore, même ces moments-là se trouvaient sabotés – c'était le terme, le mot qu'il employait, lui, l'assistant parlementaire du secrétaire à la Défense – par les interventions de Justin, âgé de deux ans, qui criait : « Ne parle pas, maman, ne parle pas ! »

J'ai dit que je n'avais pas hésité à lui prêter notre maison, mais approuvais-je pour autant ? Et Iris ? Certainement pas, et elle le lui a dit. J'essayais de ne pas trop émettre de jugements, et ce que j'éprouvais n'était nullement de l'ordre de la condamnation morale, mais plutôt une sensation proche du dégoût physique. Songer à cette fille, cette jeune mère – je ne sais en quoi sa situation de jeune mère devait noircir le tableau, mais le fait était là – se rendant du domicile d'Ivor à celui de son mari dans un taxi payé par le premier, et men-

tant à ce Gerry Furnal en s'inventant un film qu'elle était allée voir ou un dîner avec une amie. Et, le cas échéant, passant de l'amour dans les bras d'Ivor à l'amour dans les bras de son mari, le tout en l'espace de quelques heures... C'est bien simple, je ne comprenais pas. Et j'aurais encore moins compris si j'avais alors su le style d'activités auxquelles ils se livraient, Ivor et elle, leurs jeux, leurs costumes et leurs mises en scène. Iris, qui comprenait, elle, sans accepter, m'expliqua (ou du moins elle essaya) qu'en un sens Ivor et elle s'étaient retrouvés comme deux êtres extérieurs au reste du monde, deux individus partageant exactement les mêmes goûts, les mêmes désirs fiévreux, la même voracité effrénée. De l'amour, ça ? Je ne le pense pas. Je sais seulement que cela ne ressemblait en rien à ce que nous vivions, Iris et moi, et à ce que nous vivons encore.

Au dix-neuvième siècle, il y a presque toujours eu un Tesham pour représenter Morningford au Parlement. Ensuite, pendant une longue période, ce fut le tour des membres du Parti libéral, jusqu'à ce que le grand-père d'Ivor s'empare de ce siège, qu'il détint de 1959 (Ivor avait deux ans) à 1974. L'élu qui lui succéda mourut pendant le congrès du Parti conservateur, en 1987. Ivor se présenta lors de l'élection partielle suivante et l'emporta à une majorité d'à peine neuf mille voix. Il avait trente et un ans, ce qui est jeune pour entrer au Parlement, exceptionnellement jeune, et il était très ambitieux. Ancien président de l'Oxford Union, orateur émérite, il prononça un discours inaugural mémorable et, siégeant désormais aux Communes, toutes les occasions auraient été bonnes pour prendre la parole si Sandy Caxton ne le lui avait déconseillé. Les parlementaires remarquent les excès d'éloquence, ils les commentent, et pas toujours avec bienveillance.

En 1989, il fut nommé PPS du ministre de la Défense. Pour le cas où vous seriez aussi ignorant que je l'étais, ces initiales désignent le *parliamentary private secretary*, l'assistant parlementaire personnel du ministre, et elles installent le

détenteur du poste sur le premier barreau de l'échelle de la réussite politique. Avec un peu de chance et au prix d'un travail acharné, il serait ensuite nommé *whip* en second (l'élu d'un groupe parlementaire chargé de faire respecter la discipline et les consignes de vote), puis *junior minister* (sous-secrétaire d'État). Ivor minimisait ses fonctions, un trait commun à la plupart des gens dans sa position, prétendant que cela se résumait à être taillable et corvéable à merci, se charger des commissions et se tenir *au fait* (en français, s'il vous plaît) de l'agenda du ministre, mais on le sentait pourtant ravi de cette nomination.

Les médias n'étaient alors pas aussi importuns ou déchaînés qu'aujourd'hui, mais ils savaient se montrer vigilants, surtout avec les jeunes espoirs du camp conservateur. Il y avait eu des scandales et des épisodes sordides. Margaret Thatcher était Premier ministre depuis trop longtemps et, comme toujours avec ces mandats interminables, on parlait de coups de force, de complots et de rébellions. Vous n'aurez sans doute rien oublié de tout ce contexte, mais, sachez-le, quels que soient les propos que je pourrai tenir, je n'émettrai aucune opinion politique.

Je m'en tiendrai au récit d'une ascension, et d'une chute.

Deux semaines après son dîner d'anniversaire, Ivor m'invitait à dîner dans la Churchill Room, une salle à manger située au rez-de-chaussée de la Chambre des communes qui donne sur le corridor menant à la terrasse. Il m'avait prévenu, il n'y aurait pas d'autre convive. Il voulait me parler d'une affaire sans rapport avec la politique ou les Communes. Assez vite, il s'avéra qu'il sollicitait mon avis au sujet de sa liaison avec Hebe Furnal.

Comme je l'ai indiqué, il avait décidé de ne pas lui acheter d'appartement et de continuer leurs rendez-vous clandestins, une solution très insatisfaisante. Il avait déjà sollicité le prêt de notre maison pour une date en mai, soit quatre mois à l'avance, et, quand il mentionna de nouveau la chose, j'appréhendai un peu. Je crus qu'il allait me demander s'il

pouvait en user de manière régulière. Mais ce n'était pas cela qu'il voulait, je ne tardai pas à le comprendre. Il avait son appartement. La difficulté n'était pas qu'ils n'aient nulle part où aller – après tout, il aurait pu prendre une chambre d'hôtel –, mais que la plupart du temps Hebe restait pieds et poings liés à cause de Justin.

– En règle générale, c'est le meilleur moyen d'empêcher une liaison de s'essouffler, fis-je. Je veux dire, rendre les rendez-vous compliqués, les rendre rares et même les espacer.

– Une « liaison ». Je déteste ce terme, me répondit-il, l'air chiffonné. Désolé, mais rien qu'à l'entendre, ça me fait l'effet d'une douche froide. Pense un peu, aller retrouver une femme dont tu es fou, comme je le suis de Hebe, et lui annoncer : « J'ai envie d'avoir une liaison avec toi. » Tu crois vraiment que les gens se font ce style de déclarations ?

Cela me fit rire. Je lui avouai que je n'en savais rien, mais cela ne me surprendrait pas.

– En tout cas, notre liaison ne s'essouffle pas. Elle n'en a pas le temps. Et même si nous devions nous voir tous les jours, je ne pense pas que ce serait le cas. Enfin, ce n'est pas le chemin que ça prend en l'état actuel des choses. (Il observa un temps de silence et me glissa un regard oblique.) Je ne lui ai pas encore proposé, mais j'y songe... Je veux dire : quitter Gerry Furnal.

– Et s'installer avec toi ?

Me souvenant encore de sa période Nicola Ross, voilà qui me surprenait, mais il s'avéra que ce n'était pas du tout cela qu'il avait en tête.

– Pas exactement, me dit-il en me regardant, puis en détournant les yeux. J'ai décidé de ne rien acheter, mais j'envisage de lui louer un endroit.

– Tu veux dire qu'elle devrait laisser son mari sans vivre avec toi, mais en s'installant dans un nid d'amour en location ? Et le petit garçon ?

À l'époque, j'étais très concerné par les enfants ; je le suis toujours, mais de façon plus mesurée. Au printemps 1990, Nadine avait six mois, le moindre bébé, le moindre petit que

je croisais dans la rue attirait mon regard. J'étais incapable de lire les articles relatant des maltraitances dans les journaux. J'étais incapable de regarder ces photos que la Société nationale de prévention des sévices aux enfants affichait dans ses encarts. Quelqu'un nous avait invités à l'Opéra, Iris et moi, pour le *Peter Grimes* de Britten, et au moment où Grimes cède à son penchant, frapper ses jeunes apprentis, j'avais dû sortir. Mes pensées allèrent aussitôt au jeune Justin Furnal, âgé de deux ans.

– Elle le prendrait avec elle, tu sais, le prévins-je.

– Tu crois ? Je n'avais pas pensé à ça. Ça serait un drôle d'inconvénient.

J'ai beaucoup d'affection pour Ivor, mais là non. Comme cela m'arrive quelquefois, je faillis le prendre en aversion, au moins pour un temps. J'étais conscient de son charme et de son espèce d'insouciance et de panache, et le voilà soudain qui me tenait un propos réduisant tout cela à néant, me choquant presque.

– Même en supposant qu'elle quitte son mari, et à mon avis tu n'as aucune raison de penser qu'elle le quitterait, ensuite que se passerait-il ? Furnal et elle divorceraient sûrement et elle aurait la garde de Justin.

J'appelais ce petit par son prénom, car évoquer l'« enfant » me paraissait déplacé.

– Ah bon, vraiment, Rob ? Je veux dire : c'est elle qui commet un adultère.

Je lui rétorquai qu'il était censé être avocat : n'avait-il jamais entendu parler du divorce par consentement mutuel ? À moins qu'elle ne soit pratiquement une criminelle ou une droguée, et même si Gerry Furnal était un vrai saint, elle obtiendrait la garde.

– Je n'avais pas songé à cela. Je ne supporterais pas d'avoir cet enfant dans les parages. Quand on se parle au téléphone, ce n'est déjà pas formidable.

Il n'eut pas l'air de remarquer ma légère crispation. Je bus une longue gorgée de vin.

– Si Hebe divorçait, il faudrait que je l'épouse, n'est-ce pas ?

– Ivor, pour quelqu'un d'aussi avancé dans ses goûts sexuels (je me souvins à temps qu'il valait mieux ne pas faire état de ce que je savais, Iris me l'ayant raconté en toute confiance), tu es étonnamment vieux jeu. Une maîtresse dans un nid d'amour, une liaison clandestine, et maintenant voilà que tu crois devoir sauver son honneur. Bien sûr que non, tu n'aurais pas à l'épouser, mais j'estime que vous devriez partager un foyer. Tu n'aurais plus qu'à vivre avec elle.

– Un foyer. Je déteste ce mot. Dans ce contexte, je veux dire. *Home, sweet home...* Quel américanisme épouvantable ! Tu ne l'entends pas d'ici, la grosse Américaine qui parle de son charmant foyer ? Allez, bon, je suis désolé, je me conduis en vrai salaud.

Un peu hésitant, je lui demandai s'il avait réfléchi à ce que la presse risquait d'écrire là-dessus.

– Au moins, tu n'as pas parlé des « médias papier », encore une formule que les Américains adorent. (Il ponctua d'un rire.) J'ai beau être le nouveau PPS, je suis encore un petit poisson dans un immense lac. Bon Dieu, ces derniers temps j'ai enfin compris ce que « menu fretin » veut dire. Un petit poisson... On apprend tous les jours. Il y a une assez mauvaise pièce de théâtre de Barrie, montée par la Morningford Amateur Dramatic Society. Ça s'intitule *Mary Rose* et j'étais bien forcé d'y assister. À un moment donné, un personnage déclare : « On apprend à tout âge », à quoi un autre lui rétorque : « Mais au moins on prend de l'âge. » C'est la seule bonne réplique de la pièce. (Il sourit, de son petit sourire en coin.) La presse ne s'intéressera pas au fait que j'ai une *girlfriend*. Les journalistes savent se montrer lubriques quand ça les arrange, mais enfin, même eux accordent aux gens le droit de s'offrir un peu de sexe dans l'existence.

– Quand le sexe en question implique une *girlfriend* mariée qui vit avec son mari ?

ON NE PEUT PAS TOUT AVOIR

– Ça, ils n'en savent rien, hein ? Ils ne surveillent ni sa maison ni la mienne. Si l'un d'eux devait passer devant, pile le soir en question, soit une fois tous les quinze jours, il verrait une belle blonde entrer dans mon immeuble. Elle pourrait rendre visite à n'importe qui. Elle pourrait même habiter là.

– Je ne sais pas. Je trouve seulement que tu devrais être prudent.

Dans les mois à venir, je serais amené à me souvenir de cette conversation. Elle m'évoquait l'imprévu, l'idée que nous marchons toujours sur une mince couche de glace recouvrant de terribles abysses. La réalité aurait pu si facilement se révéler différente si un mot, un mot prononcé ou un mot tu, n'avait pesé sur elle. Si Ivor, par exemple, avait dit « non » au lieu de « oui » le jour où Jack Munro l'avait convié à cette réception dans la Jubilee Room.